

Les compagnons de la liberté

Avec la 1ère Armée Française,
de Colmar au Tyrol,
les volontaires de 1944.

Daniel Binaud

UPblisher

Les compagnons de la liberté

Daniel Binaud



Charles ouvrit les yeux. À travers les brins de paille il aperçut la ligne brunâtre du Vivarais se déroulant lentement, encadrée par l'ouverture béante du wagon.

Au loin, le halètement besogneux de la locomotive scandait la marche du convoi vers le Nord. Presque deux jours déjà qu'ils avaient quitté le centre d'instruction de l'armée marocaine au camp de Caïs près de Fréjus.

Les crapahutages dans l'Esterel, le maniement d'armes, les exercices de tir, tout cela avait été rondement mené, sous la férule des sous-off de l'armée d'Afrique, débarquée le 15 août sur cette côte d'Azur à la renommée prestigieuse.

Tout ce que Charles en découvrit au mois de novembre ce furent les ponts détruits, les villas abandonnées parfois éventrées par l'artillerie, les barbelés, les palmiers déchiquetés.

Se rendre à St Raphaël n'avait pas été une sinécure.

Venant de son Sud-Ouest natal, Charles n'avait pu le premier jour atteindre que Béziers. Ayant passé une nuit dans l'hôtel douteux que son mince pécule lui permettait, il était monté le lendemain dans un train qui ne dépassa pas Beaucaire. Le pont sur le Rhône n'existait plus.

Les voyageurs étaient priés de se diriger vers l'amont où, depuis un appontement de fortune, des barques leur permettraient de rejoindre, sur la rive gauche, près de Tarascon, le train de Marseille.

Charles ne savait pas nager. À vrai dire, il avait quelques notions qui auraient été bien insuffisantes pour affronter les vagues d'un Rhône boueux et gonflé par les pluies d'automne.

Il ne fût rassuré que lorsque la barque racla les galets de la berge après avoir parcouru, déportée par le courant, plus de cinq cents mètres.

Il grimpa dans le wagon de queue où s'entassaient civils et militaires. De Marseille, il ne se souvenait que du grand escalier de la gare qui portait le nom de son saint patron.

Par les rues grouillantes, il avait atteint le tramway qui desservait Aubagne. La douceur de la température l'avait étonné mais, on était tout de même en hiver et il craignait que la nuit ne le surprît sans gîte et loin du but.

Par une chance extraordinaire, il trouva un camion à gazogène qui le déposa à Toulon.

Il avait une adresse pour loger chez un amiral en retraite, que des amis lui avaient indiqué.

On fût au petit soin pour lui. Sans enfant, l'amiral et sa femme le traitèrent comme ils l'auraient fait si leur propre fils avait manifesté la volonté de rejoindre les forces combattantes.

Après un petit déjeuner, dont l'opulence cachait mal les difficultés d'un ravitaillement misérable, il quitta ses hôtes qu'il ne devait plus jamais revoir.

Le tourbillon de la guerre favorisait ces rencontres sans lendemain. Celle-ci avait mal échappé à la mélancolie d'un couple sans descendance, dont la fin de la vie était marquée par le désastre humiliant du sabordage de la flotte. L'amiral mourrait avec, au cœur, l'amertume de cette défaire immobile.

Sur la route de St Raphaël, Charles fût recueilli par un camion du centre d'instruction qui le déposa devant le bureau où travaillait celui, sans lequel il n'aurait probablement jamais entrepris ce voyage.

Deux semaines plus tôt, chez une amie où il se retrouvait souvent avec un groupe de son âge, il avait fait la connaissance du frère ainé, tout fraichement arrivé du midi où il avait débarqué en août avec l'armée d'Afrique.

Simple caporal à trente-cinq ans, il avait été mobilisé, comme tant d'autres, au Maroc, où il vivait. Affecté aux services il s'était retrouvé dans l'équipe de fonctionnement du centre que le général de Lattre de Tassigny avait souhaité créer pour répondre à l'attente des gars désireux de s'engager jusqu'à la fin de la guerre.

Hubert Souraky, de père turc et de mère italienne, alliait le charme qu'il avait hérité de sa mère et le calme fataliste que le Proche-Orient lui avait légué. Naturalisé Français, il élevait des chevaux au Maroc, ce pays d'Orient allongé au bord de l'Atlantique.

En peu de mots, il expliqua à Charles qu'il pouvait, quand il le voudrait, venir signer un engagement au C.I.A.M. à St Raphaël.

Pour ce faire, il faudrait qu'il se libérât de l'unité à laquelle il était déjà lié. Cette dernière était, il est vrai, une étrange formation, installée dans une caserne abandonnée par la Wehrmacht à la fin août.

Se voulant groupement Nord-Africain, elle était comme les unités F.F.I. un mélange de gens de tous âges, sans armes, si ce n'est hétéroclite, sans uniformes et presque sans encadrements.

Beaucoup de ceux qui auraient pu commander avaient trouvé un énorme avantage à rejoindre, parfois après le départ de l'armée allemande, tel groupe de F.F.I. où ils avaient, sans contrôle, troqué leurs anciens galons de sous-off contre ceux, beaucoup plus prestigieux, de capitaine ou commandant. Si les

uniformes faisaient défaut il n'y avait apparemment pas de pénurie de galon doré dans les merceries.

Le groupement Nord-Africain, récemment formé avait à sa tête un colonel massif, à cheveux blancs et qui paraissait, lui, tout à fait authentique.

Il reçut Charles à sa demande et, sans ambages, lui déclara sur un ton bonhomme : « Si vous voulez partir là-bas, sans doute, en effet, pourrez-vous y servir plus efficacement. Je n'ai aucune raison de vous retenir. Qu'est-ce-que j'ai à vous offrir pour le moment ? Pas d'uniforme, pas d'arme. Rien ! »

Il avait signé à Charles un bel ordre de mission, grâce auquel on ne pourrait accuser ce dernier de désertion.

Face à la table de bois blanc derrière laquelle étaient assis Hubert Souraky et un adjudant rondouillard, Charles déclina son identité et signa un engagement pour la durée de la guerre.

Son destin, fait des pires incertitudes, venait de se sceller.

Une heure après, un 4x4 Dodge le déposait au camp de Caïs où il reçut son paquetage, entièrement américain. On lui désigna un baraquement de cet ancien centre d'hivernage des troupes coloniales et, au milieu d'une trentaine de gars du midi, de tous poils mais d'accent uniformément pimenté, il commença l'instruction accélérée qu'avait voulue le général de Lattre.

Après sa conquête rapide du littoral méditerranéen et son avance foudroyante dans la vallée du Rhône, où les avant-gardes s'arrêtèrent faute de carburant, la 1ère armée avait dû marquer le

pas du fait de la résistance farouche de la Wehrmacht devant la trouée de Belfort.

Ayant atteint le Rhin au Sud de Mulhouse, dans le froid précoce et dans la boue, tenant enfin les premiers villages alsaciens, amoindrie, épuisée par ses derniers combats, il ne restait à l'armée d'Afrique qu'à se préparer à affronter l'hiver depuis la ligne des Vosges jusqu'au Rhin, à l'est de Sélestat.

Conséquence des combats violents de la fin de l'automne, les pertes dans certaines unités avaient provoqué l'appel des garçons du CIAM. Il fallait reconstituer certains régiments durement éprouvés par une offensive qui aurait dû permettre la libération de toute l'Alsace. Mais bien des facteurs, dont le temps, exécrable, et la résistance opiniâtre des Allemands, en avaient disposé autrement.

À la veille de Noël, Charles apprit avec tous ceux de sa baraque, que leur instruction s'arrêtait là et qu'ils étaient expédiés en renfort, parce que la 1re Armée avait besoin d'eux.

Le 25 décembre, dans la matinée, des camions les avaient déposés sur les quais en plein air de la gare de Fréjus.

Leurs wagons-lits les attendaient, tous marqués de l'inscription bien connue : « Hommes 40 — chevaux en long 8 ». Garnis de paille ils allaient recevoir chacun une vingtaine d'hommes.

Après un repas qu'on avait voulu exceptionnel et qui était dominé par de la dinde froide, ils avaient embarqué avec leurs paquetages pour un voyage dont la destination et la durée restaient inconnues.

C'était vers le Nord, vers le froid et, pour la plupart d'entre eux, vers la première et quelquefois la dernière grande épreuve de leur vie.

« O, les copains ! Je crois que ça va être l'heure du petit déjeuner. »

Accroché à la porte, la tête à l'extérieur, le garçon à l'accent chantant observait la manœuvre qui venait de commencer, dans le gémissement des roues sur les rails et les secousses du passage des aiguillages.

Dans un long grincement le convoi s'arrêta.

« Bougez pas, je vais aux nouvelles. »

La paille se souleva, des têtes apparurent au-dessus des couvertures kaki. Pas un d'entre eux ne semblait soucieux de descendre sur le ballast à la suite de Moscatelli, ce gars de Nice, bourré de verve et de vitalité. Parmi cette troupe de méridionaux, il était de ceux qui semblaient en accuser les traits jusqu'à la caricature.

Sans attendre, il était parti s'enquérir, fureter du côté des autorités, comme un chien de chasse sur une piste.

À moitié réveillés, qui en maillot de corps, qui en chemise ou en chandail, les gars n'étaient guère bavards. Les moins vêtus se drapèrent dans leur couverture car l'air vif, soufflant du Nord, s'engouffrait par bouffées froides dans le wagon.

« Le temps a changé cette nuit. Peuchère ! Cette porte de wagon, on dirait la porte de la cave ! »

Le petit maigre, au nez crochu, qui venait de parler, serra sa couverture autour de lui. Dans la rue, on lui aurait donné vingt sous pour sa mauvaise mine et son air nécessiteux. Il n'avait pas dû manger souvent à sa faim avant de mettre les pieds à Caïs.

Moscatelli reparût, l'œil brillant.

« Vous impatientez pas, le larbin me suit avec les petits fours. »

Tout heureux de cette plaisanterie, il partit d'un grand éclat de rire, qu'en comédien accompli, il coupa brusquement.

« Oh là ! Mais vous avez des mines à faire chialer un adjudant, les copains ! »

Un des garçons répliqua : « Eh, couillon, t'as peut-être pas remarqué, mais le thermomètre, il est tombé de haut depuis qu'on est parti de chez nous... »

Ils furent interrompus par l'arrivée du « larbin » annoncé, porteur d'une grande gamelle de café fumant et de cinq boules de pain. Les conserves, embarquées à Fréjus avant le départ, firent le complément du petit déjeuner.

Le train s'était vidé. Tous déambulaient le long du convoi, en attendant un départ qui paraissait du domaine de la plus grande incertitude.

Ils étaient sur les voies de triage de Lyon-Perrache, mais la gare était loin. Autour d'eux voisinaient les traces de destructions remontant au mois de septembre, et les stocks d'approvisionnements militaires.

Désœuvrés, saisis par le froid que le mistral soufflait depuis l'Alsace lointaine, où couvait la guerre, les gars se groupèrent peu à peu par affinités spontanées... Ils avaient encore à faire connaissance en attendant le terme du voyage où ils seraient de nouveau dispersés. La répartition par wagon avait déjà séparé partiellement les anciens copains de chambrée.

Ici ou là, des amateurs avisés avaient sorti des jeux de cartes pour des parties de belote sans fin.

Le repas de midi, désespérément froid acheva de vider les grandes boîtes de Meat & Beans, Pork Loaf et Irish Stew. Il avait fallu de l'appétit pour en venir à bout car, après un mois de camp, la lassitude avait déjà fait son apparition. Même en sortant de longues restrictions et de carences alimentaires de toutes sortes, ces palais français supportaient mal une monotonie, nourrissante certes, mais que seuls des G.I's auraient encaissée sans broncher.

L'après-midi vit la montée d'un brouillard pénétrant que le vent empêchait de se fixer. Très vite les conversations n'eurent plus pour objet que ce froid, éprouvant pour des organismes méridionaux.

Moscatelli survint à point nommé pour apporter une solution, comme un prestidigitateur sortant un lapin de son chapeau. Même le boniment y était.

« Vous avez la trouille de vous retrouver demain matin comme des pingouins sur la banquise ? Vous voulez un truc fait avec rien ? La solution miracle qui ne coûte pas un rond ? La chaleur assurée aux frais des amerlos ?... »

Il marqua un temps, l'œil pétillant de malice, sûr de son effet devant les dix-neuf copains rassemblés. Il lisait sur leurs visages le doute, la curiosité et même l'inquiétude mêlée à l'amusement.

« Les pingouins sont insensibles au froid grâce à leurs poils. Moi je vous offre un poêle instantané... » Il riait à moitié du jeu de mot qu'il venait d'inventer. « Un poêle comme vous n'en avez jamais vu. »

Tout en parlant il s'était approché du wagon, avait saisi une boîte de cinq kilos de Irish Stew vide et l'avait remplie de terre et de paille, en mélangeant les deux au fur et à mesure.

« Bien sûr, vous vous demandez comment cette mixture va vous apporter le bien-être et la chaleur dont vous rêvez... »

Moscatelli s'interrompit une fois de plus, tournant lentement sur ses talons pour présenter son "poêle" au cercle de ses copains sceptiques.

« Eh bien, mes seigneurs, reprit-il d'un ton docte, vous avez raison, ça ne peut pas marcher... sauf si j'y ajoute le carburant. Et, ce dernier, où est-il, je vous le demande ? »

Les sourcils levés, jouissant de la curiosité attentive qu'il avait créée, il tendit brusquement le bras d'un geste solennel.

« Là ». Tous les regards se tournèrent vers le terre-plein qui, deux voies plus loin, supportait une montagne de jerrycans.

« Restes de l'offensive de l'automne, ils sont vides, mais pas assez pour que nous n'y trouvions pas la chaleur dont nous rêvons. »

Il ne leur fallut qu'une seconde pour réagir. Toute la bande se rua vers la solution miracle, imitée sinon précédée par la plupart des autres soldats, car Moscatelli avait trouvé son idée en trainant autour des wagons voisins. Quel bricoleur de génie l'avait formulée le premier ? Ils ne le sauraient jamais.

Le jour commençait à décliner. De proche en proche, comme des feux follets dansèrent les flammes bleuâtres, autour desquelles les petits groupes tendaient leurs mains. Ils avaient l'impression de retrouver un peu de chaleur de leur midi. Comment auraient-ils su qu'ils allaient, avant peu, souffrir d'un des hivers les plus rigoureux de cette guerre ?

Un sous-off passa le long du convoi, annonçant un départ imminent, et ajoutant d'un ton sans réplique :

« Et éteignez moi ces brûlots avant le départ. S'agirait pas de fout' le feu aux wagons ! »

À regret, les hommes jetèrent de la terre sur les braseros, dont la plupart disparurent à l'intérieur des wagons.

Parmi les compagnons de Charles, le malingre au nez crochu qui s'appelait Garassin, avait préféré envisager l'avenir. Pendant que les autres se chauffaient, il avait transvasé dans un jerrycan tous les fonds d'essence récupérables. Il lui avait fallu une bonne heure pour ce faire, mais ce prévoyant besogneux avait ainsi récolté de quoi fabriquer de la chaleur pour de longues heures. D'un air de conspirateur et comme s'il avait la P.M. à ses trousses, il grimpa dans le wagon en serrant contre lui le jerrycan soustrait aux stocks de l'armée U.S.

Un long coup de sifflet monta de la tête du train.

Les hommes se dépêchèrent d'embarquer.

« Et Mora ? » La question avait fusé avec une note d'inquiétude « qui est-ce ? » demanda Charles. « Un copain de Toulon. Il est parti ce matin pour voir des parents qu'il a à Lyon. Il sait pas quand on doit repartir. Il va louper le train... »

Un appel lui fit écho à l'extérieur, vers le dernier wagon, au moment où, dans une forte secousse, le convoi s'ébranlait.

« Grouille-toi, Mora. Tu vas le louper. Grouille... »

Le gars courait, encouragé par les soldats des autres wagons. Il atteignit la porte au moment où le train obliquait sur un aiguillage. Il faillit s'aplatir sur le ballast, mais trois paires de bras l'attrapèrent au vol. Il s'écroula dans la paille hors d'haleine.

Accroché à une poignée, Charles regarda s'éloigner la montagne de jerrycans.

Comme dans un mirage, il revit sa mère sur le quai de la gare, le jour où il était parti de chez lui. Serrée dans son manteau

élimé, le manteau à chevron qui avait fait quatre ans de guerre, elle levait une main tremblante dans un geste dont elle ne savait si c'était un adieu ou un au revoir. Elle voyait partir vers l'inconnu son fils unique et sa détresse devait être immense. Il y avait déjà six ans que le père de Charles était mort. Mais pour elle c'était hier, et Charles devinait que, derrière ses lunettes, elle avait les yeux pleins de larmes.

« Oh, l'ami, tu crois pas qu'on a assez pris l'air pour aujourd'hui. Tire la lourde, si ça te fait rien. »

Rappelé à la réalité, Charles détourna la tête et hala la lourde porte.

Les gars s'affairaient déjà à libérer un espace au centre du wagon de manière à pouvoir y allumer (au diable soit de l'adjudant) un brasero qui chaufferait le wagon pendant la nuit.

Charles arrangea sa couverture et poussa son sac marin contre le bord de la porte droite afin d'empêcher l'air froid de rentrer. Il s'assit dans la paille en observant ses compagnons d'un moment qu'un choix capital avait lancé, comme lui, vers le plus incertain et le plus périlleux des avenirs. Il s'obligea à ne penser à rien, car le passé ne pouvait être, lui, que porteur de mélancolie.

Tel un écho, deux coups de sifflets de la locomotive traversèrent la nuit. Jamais encore Charles n'avait remarqué à quel point ce signal pouvait ressembler à un cri d'angoisse.

Belfort était sous la neige. Dans les rues, le faible trafic fait en majorité de camions militaires et de jeeps chassait la neige sale vers les trottoirs glissants.

Les Belfortains se hâtaient comme si leurs maigres courses devaient accaparer tout leur temps. Ils étaient gris comme la ville, comme le temps.

Des soldats de toutes armes et de tous grades se rencontraient partout.

La cité était devenue le point de concentration des renforts et la plaque tournante des permissionnaires et des blessés.

Charles et ses compagnons se retrouvèrent dans une immense caserne où le dénuement et les courants d'air semblaient n'être là que pour les convaincre que le front d'Alsace serait forcément plus confortable.

Pendant deux jours de désœuvrement, ils déambulèrent dans la ville, allant de la place d'Armes à la porte de Brisach et à la citadelle. Ils s'arrêtèrent longuement devant le lion de Bartoldi, symbole de la résistance de la ville, en 1870, sous le commandement du colonel Denfert-Rochereau.

Touristes frigorifiés et désargentés, ils laissèrent quelques francs au foyer militaire la veille de leur départ, pour acheter l'insigne de leur régiment, le 5éme tirailleurs marocains, auquel Charles venait d'être affecté avec quelques-uns de ses camarades.

Ce n'est que plus tard qu'il apprit que, sur l'emblème comportant une tête de lion, était inscrite en arabe la devise « Sans peur et sans pitié ».

Charles ressentait le froid autant au dedans de lui-même que sur son épiderme, du fait du déracinement, de la tristesse de cette ville figée, à deux pas d'une Alsace encore sous l'emprise allemande, mais surtout parce qu'il souffrait de solitude.

Lorsqu'il était chez lui, ses échanges avec sa mère étaient pourtant limités, essentiellement à cause de leur grande différence d'âge.

Veuve une première fois et remariée à 37 ans, elle avait subi comme un déchirement le décès du père de Charles. Elle était

d'autant plus désemparée que la guerre était survenue un an après, apportant d'énormes soucis matériels qu'elle devait affronter seule. Souffrant moralement, elle était amoindrie physiquement par les problèmes quotidiens d'un ravitaillement toujours plus difficile.

Elle se confiait peu, comme tant de parents l'auraient fait à sa place, et Charles ne réalisait pas toujours l'étendue de sa détresse ni la profondeur de son inquiétude.

Son bac de philo en poche il avait envisagé de partir faire son service militaire en Afrique du Nord. Curieusement, même en zone occupée, on pouvait alors passer un conseil de révision dans ce but. La tentative avait tourné court en novembre 1942 lorsque les Américains avaient débarqué en Algérie et au Maroc et que les Allemands avaient envahi la zone libre.

L'année suivante, était survenu le recensement de la classe 1943, en vue du service du travail obligatoire, suite funeste de la duperie organisée avec l'aval du gouvernement de Vichy et qui s'était appelée « La relève ». Il y avait déjà longtemps qu'on ne parlait plus d'échanges des prisonniers contre des travailleurs. L'industrie de guerre allemande avait besoin de main-d'œuvre et prélevait celle-ci, classe par classe, là où elle était.

Charles n'était pas un garçon spécialement coriace et décidé. Il avait simplement considéré comme inconcevable de se laisser prendre en esclavage.

Il avait donc fui, grâce à un réseau de résistance, pour se retrouver avec d'autres réfractaires dans un coin de campagne où, de maladresses en actions inutiles, les responsables du secteur attirèrent l'intervention de la gendarmerie. Arrêté, Charles avait réussi à échapper aux suites de cette rafle grâce à son authentique carte d'identité. Elle paraissait tellement vraie à côté des faux papiers de ses compagnons d'infortune ! Ces derniers, moins

chanceux que lui, furent livrés à la Gestapo et plusieurs laissèrent leur vie dans un camp de concentration, mais Charles ignorait tout de cette terrible suite de son arrestation.

Déjà secouée par ces aventures dont l'issue aurait pu être funeste, la mère de Charles avait dû se résigner à le voir s'enrôler dans un groupement F.F.I., puis décider de partir pour le midi, où son désir de combattre pour la liberté devait trouver son accomplissement.

Dans le silence glacial de la chambrée à la caserne de Belfort, pelotonné dans son lit, Charles tournait dans sa tête tous ces évènements, ces sentiments, ces décisions et leurs chaotiques conséquences. N'aurait-il pas dû, en fin de compte, rester chez lui ?

Faire comme tant de Français, pour qui la guerre était finie puisqu'elle était partie de chez eux avec les bottes des occupants ? Mais fallait-il donc laisser les autres, les Français Libres, les mobilisés d'Afrique du Nord, les volontaires enfuis par l'Espagne, sans compter ceux qui avaient traversé l'Atlantique ou la Manche, terminer cette monstrueuse guerre, engendrée par l'Allemagne ?

Pour lui la réponse était « non » et à force de retourner ces pensées tumultueuses dans sa tête, Charles finit par s'endormir.

Face à ce sentiment de solitude il trouva inopinément une compensation due au hasard, comme tant de rencontres de cette période.

Lucien Moraglia avait été affecté au même bataillon que lui. Ils devaient donc rejoindre ce dernier dès qu'ils en recevraient l'ordre. Ils prirent ensemble leur dernier dîner à la caserne.

D'emblée ils s'étaient découvert des points communs, des atomes crochus, comme on dit. Peut-être parce qu'ils avaient fait tous deux leurs humanités et avaient en poche un bac tout récent.

Lucien n'était pas grand et il avait les cheveux et les yeux noirs. Un vrai méditerranéen mais sans la faconde et les gestes.

Ils parlèrent longuement, non pas de banalités, ni même de ce qui les avait amenés à Belfort, mais de leurs familles, de leurs amis, de leurs études et de l'avenir qui s'ouvrirait lorsque le cessez-le-feu sonnerait enfin.

Ils libéraient leur besoin de parler, d'exprimer ce qu'ils ressentaient à quelqu'un qui les comprit.

La barrière de l'inconnu était tombée d'elle-même parce qu'aucun des deux ne sentait d'obstacle à un échange. Ils avaient le sentiment d'avoir tout d'un coup trouvé au milieu de tant de gens de leur âge, de toutes conditions et de tempéraments si différents, un interlocuteur.

Leurs dernières heures à Belfort en furent transformées, et ils blaguaient encore lorsque, le lendemain, ils embarquèrent dans des GMC sous un soleil radieux qui changeait brusquement la campagne en un joyeux décor de fête.

C'était le premier jour de l'année 1945.

Le pays semblait figé sous la neige et le givre. Au loin, les contreforts des Vosges s'enveloppaient d'un voile gris.

Serrés sous la bâche du camion, les soldats avaient renoncé à comprendre où on les emmenait. Le convoi fit plusieurs haltes, au gré des affectations et des cantonnements prévus pour la nuit.

Au crépuscule, alors que le froid piquant reprenait le dessus, Charles, Lucien et leurs compagnons furent débarqués à la Chapelle sous Rougemont.

Une famille devait les loger jusqu'au lendemain.

Les Sully portaient comme les villages alentour, des noms à consonance française. À quelques kilomètres c'était Bretten, Mortzwiller, Laun, comme si au-delà commençait un autre pays. La Doller, minuscule rivière, constituait la « frontière » renforcée pendant les périodes d'hégémonie allemande, entre le Territoire de Belfort et l'Alsace. Mais, le reste du temps, toute la différence résidait dans les noms des villages, et des habitants, dans leur dialecte et leur accent.

Les Sully accueillirent leurs hôtes de passage comme si rien n'était plus naturel. En zone frontalière ils savaient mieux que quiconque ce que la guerre, le passage des troupes et l'occupation voulaient dire. Leur génération en resterait marquée plus que beaucoup d'autres. Et puis n'avaient-ils pas quatre fils sous les drapeaux, tous volontaires, dans la 1ère Division Française Libre, la 5e DB et les Spahis ?

Trois d'entre eux étaient passés récemment à la maison pour embrasser papa et maman après de longs mois d'absence sans nouvelles. On espérait voir le quatrième, blessé devant Montbéliard, lorsqu'il sortirait de l'hôpital.

Les parents Sully racontaient ces années de guerre et ce qui avait dû être leur angoisse à écouter les nouvelles des fronts lointains, d'une façon sobre et naturelle comme si leurs enfants n'avaient été que des commis voyageurs. Comment pourtant n'auraient-ils pas craint leur perte à Bir-Hakeim, à Cassino, pendant le débarquement en Provence, ou en n'importe quel lieu obscure, même pas cité dans les communiqués.

Le jour du premier de l'an 45, tous étaient vivants et déjà repartis, après un trop bref passage.

Autour de la table où ils avaient été conviés, les cinq « bleus » ressentaient la chaleur de ce foyer qui, d'un seul coup, effaçait l'attente, le froid, l'anonymat, l'incertitude en face d'un

imprévisible destin. On trinqua à l'année nouvelle et à la fin de la guerre.

À minuit, enfouis dans la paille de la grange, Charles et Lucien durent laisser le sommeil l'emporter sur leur envie de discuter encore.

Dans la nuit glacée, à travers des planches disjointes, ils auraient pu voir scintiller les étoiles. Très haut, grondaient les escadrilles de bombardement en route pour le cœur de l'Allemagne.

Le lendemain, un camion vint les prendre pour la dernière étape. Lucien fût largué à Bitschwiller où il devait rejoindre la 4e compagnie.

Ils se serrèrent la main longuement avant de se dire « Adieu ». Ce n'est pas qu'ils s'attendaient à ne plus jamais se revoir, mais, en gens du sud qui se tutoient, c'était là leur manière de se dire « au revoir ».

Charles atteindra-t-il Berlin ? De nouvelles rencontres vont jalonner sa remontée vers le Rhin. Pour les connaître, rien de plus simple... revenez vite sur la fiche de l'œuvre, ajoutez-la à votre panier et achetez cet ebook.

Daniel Binaud vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une bonne lecture !



Les compagnons de la liberté

Avec la 1ère Armée Française,
de Colmar au Tyrol,
les volontaires de 1944.

Daniel Binaud

UPblisher

N° ISBN: 978-2-7599-0007-7

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com